

L'œuvre et son commentaire

Lettre ouverte à George Steiner

Cher Monsieur Steiner,

J'achève à l'instant la lecture de votre essai *Réelles présences, Les arts du sens* (Gallimard, 1991), qui, paraît-il, fait depuis sa parution un tabac dans ses trois éditions française, allemande et anglaise. Les idées que vous exposez dans cet ouvrage m'ont beaucoup impressionné. Vous dénoncez avec virulence ce que vous appelez *la folie mandarine du commentaire*, cette inflation des interprétations et exégèses en tous genres qui fleurissent aujourd'hui dans les universités et les cénacles intellectuels. *Rien que dans le domaine de la littérature moderne*, dites-vous, *on estime que chaque année, les universités soviétiques et occidentales enregistrent quelque trente mille thèses de doctorat* (p.46); le seul texte d'*Hamlet* aurait donné lieu depuis la fin du XVIII^e s. à environ vingt-cinq mille études. Voilà qui force à réfléchir. Surtout si l'on considère que ces analyses, loin de relever de la stricte philologie (seule pratique que vous jugez utile), manifestent aujourd'hui un penchant de plus en plus prononcé pour le pluriel et l'indécidable. Selon vous, le danger de ces déconstructions subtiles est qu'elles risquent fort de nous ôter le goût du rapport direct avec les œuvres et avec l'univers qu'elles évoquent. Seraient en danger à la fois notre relation immédiate avec les grands créateurs et notre perception de la *réelle*

présence du monde à travers les œuvres. Obsédés par la distanciation, par le souci du commentaire, nous ne verrions pas que les grandes œuvres se suffisent et offrent le meilleur commentaire qui soit à la fois d'elles-mêmes et de celles qui les ont précédées.

Il y a pire: en perdant contact avec les œuvres, c'est notre capacité de percevoir la dimension métaphysique du monde que nous mettrions en péril; car la lecture de l'œuvre d'art pour vous est une expérience de dialogue avec l'autre qui nous pose de manière inéluctable la question de l'existence ou de la non existence de Dieu - il n'est quasiment pas de grand artiste qui ait été athée, soulignez-vous. Les retrouvailles personnelles avec le texte original et avec l'œuvre d'art seraient donc la condition d'une nouvelle alliance avec l'ordre religieux du monde et avec la Présence divine qui en est le fondement.

Refermant votre livre, je me dis: bigre! Voilà une formulation pour le moins percutante de vieux problèmes qui turlupinent les amateurs d'art depuis belle lurette. Proust et Péguy reprochaient déjà à Sainte-Beuve et à Lanson de détruire par la méticulosité de leurs commentaires la force interne et passionnelle des œuvres. Comme eux, vous déployez beaucoup de vigueur et de talent à défendre la cause de

l'art contre celle du commentaire; mais vous faites un pas de plus en conférant à cette vieille querelle une dimension métaphysique.

Tout cela m'impressionne beaucoup, je vous le répète, et ma première réaction serait d'applaudir des deux mains, d'autant que l'immense culture qui est la vôtre assure à votre argumentation un poids et une prestance incomparables. Comme vous, j'avoue avoir parfois la nausée devant l'abondance vertigineuse des métalangages et trouver un peu vaine la multiplication des lectures esthétisantes qui nous tiennent à l'écart du monde et de ses urgences. Mais si votre livre me paraît globalement salutaire, je me demande si la hargne réactive qui est la vôtre ne vous fait pas tomber dans l'excès inverse de celui que vous entendez dénoncer.

Il me semble en effet qu'il est un peu trop commode d'incriminer les commentaires et de prôner le rapport direct avec les œuvres quand on est un universitaire éminent pour qui les subtilités d'un texte n'ont pas de secret. Que les commentaires soient vains pour vous et pour les gens de votre niveau, je n'en doute pas un instant, cher Monsieur Steiner; mais ne croyez-vous pas que les étudiants qui désirent apprendre à mieux lire (ou mieux entendre, mieux voir) les œuvres d'art aient pour leur part beaucoup à tirer des lectures subtiles et rigoureuses que d'aucuns ont su développer avant eux? Ceci vaut surtout pour les chefs-d'œuvre du passé que vous chérissiez tant: même si l'universalité est le propre des grands artistes, croyez-vous vraiment qu'il soit possible aujourd'hui de goûter pleinement Dante, Montaigne ou Shakespeare si on n'a pas été un tant soit peu introduit à leur art? A vrai dire, les

œuvres ne sont autosuffisantes que pour le lecteur d'élite qui a appris à en saisir d'emblée toutes les nuances. Pour les autres, le recours aux commentaires est un moyen irremplaçable d'enrichir des lectures qui sans cela seraient souvent bien mornes.

J'en arrive par là à cette réflexion plus générale: ne croyez-vous pas, cher Monsieur, que s'ils éloignent un temps des œuvres, les commentaires permettent aussi d'y revenir avec un regard plus aiguisé? que la distanciation critique peut être - pour tout qui en décide ainsi - un moyen de mieux vivre la lecture participative que vous prônez? Il me semble quant à moi - en accord avec ce que dit Michel Picard dans son merveilleux essai *La lecture comme jeu* (Seuil, 1986) - que la joie de la lecture consiste autant à renouer le contact avec le monde qu'à pouvoir *jouer* de ce contact, à le soumettre au crible de notre conscience critique. Vous me répondrez peut-être que cette conception dialectique de la lecture n'est pas celle que prônent les tenants de la déconstruction. Ce serait oublier que dans *sa Leçon inaugurale au Collège de France* (Seuil, 1978), Barthes lui-même - maître déconstructeur s'il en fût - considérait la perception de la mimesis (le rapport du texte au monde) et de la mathesis (les références aux savoirs extérieurs) comme des éléments essentiels de la lecture. Si Foucault, Lacan, Derrida, lui, et quelques autres se sont faits en dernier recours les apôtres de la sémosis (du pluriel, de l'indécidable), ce n'est pas par aversion pour l'immédiateté, mais par souci de préserver l'altérité du texte contre les coups de force de la lecture totalitaire.

J'ajoute que, contrairement à vous, je ne crois pas que ce soit rendre un grand

service à Dieu que de le voir tapi derrière toute expérience immédiate de l'œuvre d'art. Il me semble à moi que Dieu se révèle tout autant dans l'expérience d'altérité radicale que les lectures de déconstruction nous donnent à percevoir.

Je dirai donc de votre livre, cher Monsieur Steiner, que s'il s'agit d'un pamphlet visant à faire réagir, il atteint

parfaitement son but; la caricature que vous faites des excès de l'interprétation est tout à fait réussie. Mais si vous vouliez développer ici une véritable théorie de la lecture, c'est un peu court, car il manque à votre réflexion cette dimension dialectique hors de laquelle il n'est, à mon humble avis, pas de salut dans la pensée.

Jean-Louis Dufays.